

LA BATAILLE DE LA SCARPE : SUCCÈS ANGLAIS

# EXCELSIOR

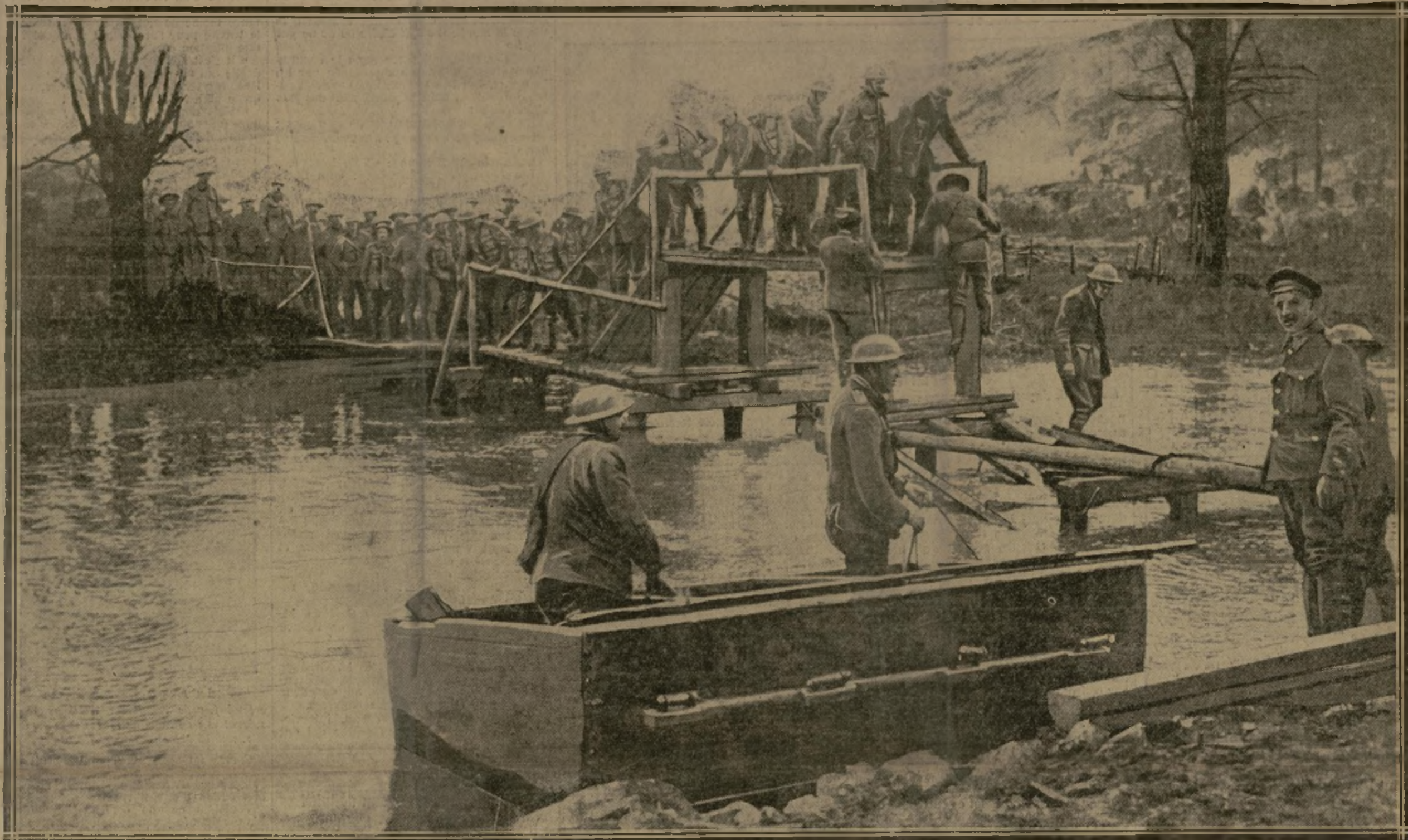
Huitième année. — N° 2.353. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mercredi  
25  
AVRIL  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 83, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois, 10 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; 1 an, 35 fr.  
Étranger : 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 38 fr. ; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

LES ANGLAIS AVANCENT SUR LES RIVES DE LA SCARPE



SOLDATS ANGLAIS TRAVERSANT LA SCARPE SUR UN PETIT PONT DÉMOLI PAR L'ENNEMI ET RÉPARÉ PROVISOIREMENT PAR EUX



DES PRISONNIERS ALLEMANDS GRIÈVEMENT BLESSÉS ATTENDENT SUR DES CIVIÈRES D'ÊTRE ÉVACUÉS PAR VOIE FERRÉE SUR UNE AMBULANCE  
L'attaque britannique déclenchée avant-hier sur les bords de la Scarpe, en Artois, a permis à nos alliés d'occuper des positions importantes, notamment le village de Guémappe sur la rive droite de la rivière. Le nombre des prisonniers faits au cours de cette attaque n'est pas inférieur à 1.500. Fait nouveau, les Allemands ne résistent pas, sur ce point, dans des tranchées, mais dans des séries de fortins et de redoutes hérissés de mitrailleuses. Ces deux photos ont été prises tout récemment sur les bords de la Scarpe.



## IMPORTANTS SUCCÈS BRITANNIQUES

# Une rude bataille est engagée entre Lens et Saint-Quentin sur la ligne Hindenburg

Ses résultats sont tout à l'avantage de nos Alliés qui ont non seulement repoussé toutes les contre-attaques, mais encore réalisé de nouveaux progrès, pris plusieurs villages, et fait plus de 1.500 prisonniers

Les progrès que les troupes britanniques viennent d'accomplir ont amené une réaction d'une extrême violence, qui était à prévoir et avait été prévue en effet, car aujourd'hui la lutte est engagée, entre Lens et le canal de Saint-Quentin, sur la ligne où Hindenburg comptait sinon arrêter, du moins contenir longtemps l'offensive. La rupture de cette ligne, à condition qu'une large brèche y fût ouverte, contraindrait les Allemands à une nouvelle retraite, qui, cette fois, se ferait en des conditions désastreuses, sous la perpétuelle menace d'attaques de flanc et de la rupture des lignes de communication.

Les Allemands avaient en conséquence amené des renforts considérables : mais nos alliés avaient, de leur côté, su organiser les positions conquises et en assurer la défense. Les vagues d'assaut se sont brisées sous les lirs de barrage. Les attaques en masse ont amoncelé les cadavres. Toutes les positions ont été maintenues. Une nouvelle avance a été réalisée sur deux points importants.

L'effort principal de l'ennemi a porté sur le front compris entre Gavrelle et Croisilles, et avait pour objet de déga-



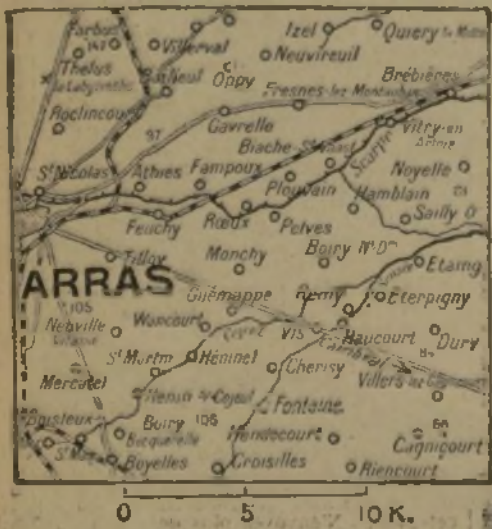
LE VILLAGE DE RŒUX

aux abords duquel sont parvenus nos alliés, en progressant sur les deux rives de la Scarpe.

nombreux depuis hier. Cette seconde journée de la bataille est peut-être plus glorieuse encore que la première, car il est souvent plus difficile de garder une position que de la prendre. L'armée britannique s'est montrée admirable de vaillance, de patience, de ténacité, et aussi d'ardeur au travail, d'habileté dans la manœuvre, de sagesse dans la prévision : trois conditions du succès qu'il ne faut plus oublier désormais.

Sur notre front, diverses actions de détail ont notablement amélioré nos positions au nord de l'Aisne et en Champagne.

Jean VILLARS.



ger à la fois Lens et Cambrai par une attaque centrale, dont le succès eût contraint les deux ailes à se replier. Ce calcul a été complètement déjoué. Au milieu même du front attaqué, les troupes britanniques, prenant à leur tour l'offensive, ont gagné du terrain de part et d'autre de la Scarpe, à l'est de Fampoux, vers Plouvain et vers Rœux, et à l'ouest de Monchy-le-Preux, vers la route d'Arras à Cambrai.

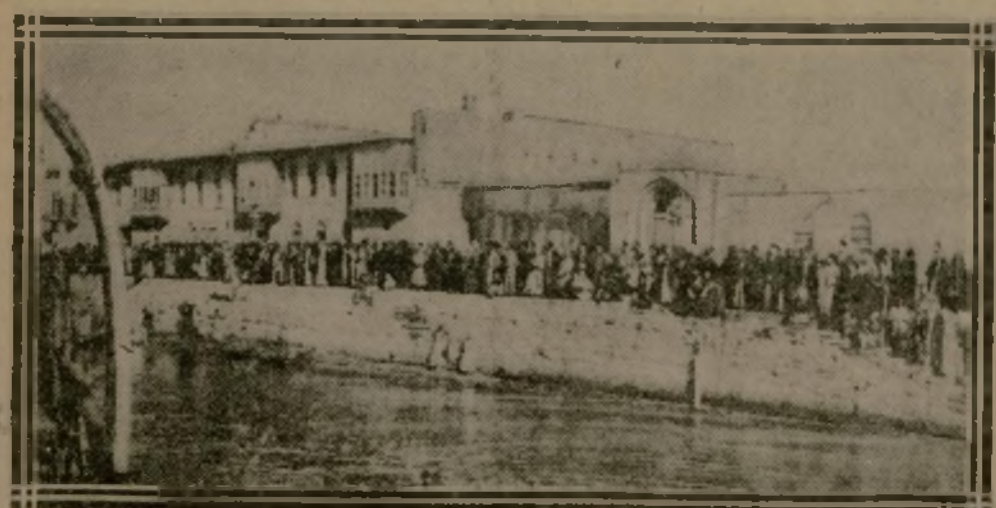
Au sud de Cambrai, des avantages non moins précieux ont été obtenus : la progression s'est étendue sur un large front, au delà de Trescault et du bois d'Havrincourt, les villages de Beaucamp et de Villers-Plouich ont été pris d'as-



saut : au nord de Vendhuile, nos alliés ont atteint le canal de Saint-Quentin, qui faisait partie de la ligne Hindenburg et avait pour mission de couvrir au nord Cambrai, au sud Le Catelet.

Plus de 1.500 prisonniers ont été dé-

## LES ANGLAIS A SAMARA



LES QUAIS DU TIGRE

La ville de Samara se trouve sur la rive droite du Tigre, en Mésopotamie ; les troupes britanniques viennent d'occuper sa gare, capturant 16 locomotives et 24 fourgons. (Voir à la page 3 le communiqué britannique.)

## LES PROJETS MILITAIRES DE NOS ALLIÉS

### Les Italiens vont-ils passer à l'offensive ?

MILAN, 24 avril. — Le correspondant du Secolo, un grand journal généraliste, dit que le commandant en chef de l'armée italienne, le général Diaz, a déclaré que l'armée italienne était prête à passer à l'offensive. Il a déclaré que l'armée italienne était prête à passer à l'offensive. Il a déclaré que l'armée italienne était prête à passer à l'offensive.

## De son côté, l'armée russe est prête à attaquer

PÉTROGRAD, 24 avril. — Interviewé à son quartier général par le représentant de la Gazette de la Bourse, le général Broussiloff lui a déclaré qu'il prévoyait depuis longtemps les événements qui viennent de se produire. Il a déclaré que l'armée russe était prête à passer à l'offensive.

## Un conflit entre le Chili et la Bolivie

LONDRES, 24 avril. — On mande au Daily Express que le Chili serait décidé à déclarer la guerre à la Bolivie si elle se refuse à lui céder une partie de la province de Tarija. Ce bruit provoque une vive sensation dans les milieux ibéro-américains.

## DEUX NAVIRES NORVÉGIENS TORPILLÉS

LONDRES, 24 avril. — Un télégramme de Christiania aux Central News dit que le ministre des Affaires étrangères de Norvège annonce que le navire norvégien Peise a été coulé par un sous-marin allemand dans la mer du Nord, et le navire norvégien Skjold, de 1.125 tonnes, dans l'Atlantique.

## La grand'croix de Saint-Georges au sultan du Maroc

LONDRES, 24 avril. — On télégraphie de Tanger au Times : M. White, agent diplomatique de la Grande-Bretagne, est parti pour Fez, où il remettra au sultan du Maroc la grand'croix de Saint-Michel et de Saint-Georges qui lui a été conférée par le roi George V.

## LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

## UN TEXTE OFFICIEL ALLEMAND

# "IL S'AGIT D'ÊTRE OU DE NE PAS ÊTRE"

C'est ainsi que s'exprime leur communiqué d'hier

Le communiqué allemand d'hier, qui naturellement, présente les opérations militaires sous le jour le moins défavorable, n'en trahit pas moins une véritable anxiété : « L'armée attend de nouveaux combats, pleine de confiance. Tout Allemand, homme ou femme, paysan ou ouvrier, qui a mis ses forces au service du pays, pour le ravitaillement de l'armée, a sa part dans les succès de ces dernières batailles. L'Allemand qui est au front sait qu'à l'arrière chacun fait son devoir et travaille sans répit pour le second. Là-bas, dans ce dur combat à la mort, il s'agit d'être ou de ne pas être ! »

Cette anxiété, qui perce dans le communiqué officiel, n'est pas dissimulée par les journaux. Les titres de quelques articles parus ces jours-ci dans la presse sont des plus significatifs :

En voici quelques-uns comme exemples :

La Frankfurter Zeitung : « Conservons nos nerfs ».

La Koebische Zeitung : « Tête haute ».

Les Leipziger Nachrichten : « La Lulle contre la faim ».

La Volkszeitung : « Pensez, ô mères, que si vos fils meurent de faim, d'autres mères pleureront leurs enfants qui meurent au front ».

La Berliner Tageblatt : « Le Spectre de la faim ».

Le Lokal Anzeiger : « Pensez à la patrie ».

Le Dresdner Zeitung : « La Victoire ne nous trahira pas ».

La Münchener Allgemeine Zeitung : « Au besoin l'Allemagne saura mourir ».

Les phrases du communiqué que nous citons plus haut s'adressent visiblement aux ouvriers et sont destinées à leur donner quelque ardeur au travail. Aussi convient-il de leur rapprocher cette diatribe du major Morath dans la Deutsche Tages Zeitung :

« Plus d'un Allemand à l'arrière devrait avoir honte en ces jours de lutte pour l'existence même de notre patrie, d'avoir quitté le travail pour l'armée ; et pourquoi ? pour une question d'existence. »

Il s'est laissé pousser à réclamer des droits qui soi-disant lui garantiraient la félicité sur terre ; depuis des années, voilà ce qu'on lui a raconté.

Mais nous espérons qu'en ces jours où nous luttons pour notre existence, le chef suprême, à l'intérieur du pays, saura briser d'un poing de fer toute tentative, et même la plus raffinée, qui tendrait à ruiner notre volonté de vaincre. »

Ce « poing de fer », ce fut la militarisation des usines, dont nous avons parlé hier. Certes, de nombreux ouvriers ont préféré retourner à l'usine, le ventre creux, plutôt que d'être envoyés sur le front franco-allemand. Mais pas tous. Les dépêches de Bulsac signalent qu'un quart au moins reste réfractaire à tous les arguments.

## M. Balfour est reçu par le Président Wilson

WASHINGTON, 24 avril. — Hier matin, M. Balfour a rendu visite au département d'Etat, puis est allé à la Maison-Blanche, où il a été reçu par le président Wilson, entouré des aides de camp militaires et navals.

La réception de M. Balfour par le président Wilson a eu un caractère extraordinaire. Elle a duré trois quarts d'heure et, bien qu'elle fût entourée du cérémonial approprié à une circonstance aussi solennelle, la conversation entre M. Balfour et le Président a été des plus cordiales.

L'entretien qui eut lieu dans le salon bien assis de M. Lansing, secrétaire d'Etat.

Après une courte visite au Capitole, M. Balfour est allé à l'ambassade de France où il a déjeuné avec M. Jusserand.

Un très petit nombre de personnes assistaient au déjeuner offert à M. Balfour par M. Jusserand à l'ambassade de France. Sir Cecil Spring-Rice, ambassadeur d'Angleterre, était parmi les convives.

M. Lansing, secrétaire d'Etat, interviewé, a déclaré que les conférences qui ont eu lieu ont été marquées de la plus grande cordialité.

## Le vote de l'emprunt est devenu définitif

WASHINGTON, 24 avril. — L'emprunt des sept milliards de dollars, après avoir subi toutes les formalités parlementaires exigées, vient de recevoir cette nuit la signature définitive du président Wilson.

## La discussion de la conscription au Sénat

WASHINGTON, 24 avril. — M. Weeks a ouvert le débat sur le projet militaire. Il dit que le pays demande le service obligatoire, ou le demanderait s'il était exactement informé.

Lorsque la guerre fut déclarée, ajoute l'orateur, M. Wilson a reçu pouvoir d'employer toutes les forces navales et militaires pour mener la guerre à bonne fin. Nous avons engagé toutes les ressources de notre pays dans ce but. Nous devons maintenant nous demander s'il nous faut accorder au président ce que nous lui avons donné le droit d'employer.

M. Weeks fit remarquer que le gouvernement est recouru au tirage au sort pour mener à bonne fin toutes les grandes guerres qu'il a entreprises.

« Il n'y a rien, dit-il, dans la conscription nationale, qui répugne à la démocratie. Si cela était, nous devrions rejeter la réglementation gouvernementale des heures de travail et l'éducation obligatoire. »

## INTRIGUES ALLEMANDES

### Un conflit entre le Chili et la Bolivie

LONDRES, 24 avril. — On mande au Daily Express que le Chili serait décidé à déclarer la guerre à la Bolivie si elle se refuse à lui céder une partie de la province de Tarija. Ce bruit provoque une vive sensation dans les milieux ibéro-américains.

Nous reproduisons sous toutes réserves la dépêche de notre confrère anglais, bien que la chose ne nous étonne qu'à moitié. Le Chili fut, de tout temps, le plus belliqueux des pays sud-américains. Valvagueur, dans la guerre du Pacifique (1879-1883), contre la Colombie et le Pérou, il annexa la région d'Alacana, cédée par la Colombie, et la province de Tarapacá, cédée par le Pérou. Plus tard, en 1903, devant la menace d'une guerre à laquelle il n'était pas préparé, le Pérou dut aussi céder les provinces de Tacna et de Arica.

Le Chili fut aussi plusieurs fois sur le point d'entrer en guerre contre la République Argentine, pour des questions de frontière, l'arbitrage du roi Édouard VII d'Angleterre mit fin au conflit... en 1902.

Pour ce qui concerne la province bolivienne de Tarija, le Chili l'a toujours convoitée à cause de ses richesses minières. Le Chili est lié par un traité, connu sous le nom de A. B. C., à l'Argentine et au Brésil. Il ne faut pourtant pas oublier qu'une grande partie des finances du pays sont aux mains de l'Allemagne, que l'armée et la flotte chiliennes ont été instruites par des officiers allemands, et, enfin, qu'on peut s'attendre à tout de la part de la diplomatie allemande, qui n'est jamais à court d'intrigues.]

## Le prince Eitel-Frédéric serait-il mort ?



LE PRINCE EITEL-FRÉDÉRIC

second fils de l'empereur d'Allemagne, qui, suivant une nouvelle de source danoise, aurait succombé aux suites d'une fièvre typhoïde.

COPENHAGUE, 24 avril. — Le bruit court que le prince Eitel-Frédéric, second fils de l'empereur d'Allemagne, aurait succombé aux suites d'une fièvre typhoïde. Toutefois aucune confirmation officielle n'a été donnée jusqu'ici de cette nouvelle. — (Radio.)

## M. ALBERT THOMAS au Conseil des ministres russes

PÉTROGRAD, 24 avril. — Après avoir déjeuné hier à l'ambassade de France, M. Albert Thomas a été reçu par le conseil des ministres, qui lui a fait un accueil des plus cordiaux. — (Havas.)

## Les opérations de Palestine



SIR CHARLES DOBELL

qui, sous les ordres de sir Archibald Murray, commande les troupes britanniques en Palestine.

## LE PAPE PROTESTE CONTRE LES DÉVASTATIONS ALLEMANDES

ROME, 24 avril. — On apprend que le Souverain Pontife a fait remettre au gouvernement allemand une protestation formelle contre les dévastations et les déportations ordonnées par le haut commandement allemand, au moment de l'abandon des régions de Roze et de Noyon. (Radio.)

## SUPPRESSION DU GAZ A NICE

NICE, 24 avril. — Par suite du manque de charbon, la Compagnie du gaz va être éteinte peu dans la nécessité de supprimer momentanément le gaz.

Dans une note adressée à la presse, le maire fait connaître que la formation des robinets commencent très probablement le 5 mai pour être terminée le 7.

Le maire invite la population à prendre des mesures pour remplacer le gaz par d'autres combustibles.

## LE "TIP" remplace le Beurre

Acc. Pellerin, 82, r. Rambuteau (165 h 1/2)







## LE MONDE

## INFORMATIONS

— On annonce de Madrid que le duc de Tannenberg, beau-frère du duc de Berwick et d'Albe, est de nouveau assez souffrant.

## CORS DIPLOMATIQUE

— M. Sévastopoulo, conseiller de l'ambassade de Russie, est nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague. Depuis plusieurs années à Paris, M. Sévastopoulo était devenu une des figures les plus sympathiques et les plus connues de la société parisienne, où son dévouement sera vivement regretté.

## MARIAGES

— On annonce les fiançailles de M. Jacques-Anatole Rogon de Carcarade, décoré de la croix de guerre, fils du comte de Carcarade et de la comtesse, née Lafontaine de Folin, décédée, avec Mlle Yvonne-Marguerite Frantin des Buffards, fille de M. Frantin des Buffards et de Mme, née Le Febvre.

## NAISSANCES

— La vicomtesse de Kermadec, née Médina, vient de donner le jour à une fille : Marie-Magdeleine.

— Mme Jean Cochery, femme du lieutenant d'artillerie au front, a donné le jour à une fille : Marguerite.

## DEUILS

— Un service funèbre pour le repos de l'âme du comte d'Aramon, pilote aviateur, mort pour la France au retour d'une mission périlleuse, et du comte Hubert d'Aramon, qui a succombé aux suites d'une affection contractée dans les tranchées, a eu lieu, hier, à onze heures, en l'église Saint-Pierre-de-Chailot.

Le deuil était conduit par le marquis d'Aramon, père des défunts, le comte Guillaume d'Aramon, le baron de La Bastide, le comte Louis de Montesquiou et le comte Fernand Le Gonidec de Penlan, leurs oncles.

Du côté des dames : la marquise d'Aramon, leur mère, la comtesse Louis de Montesquiou, la comtesse Guillaume d'Aramon, la comtesse Fernand Le Gonidec de Penlan, la comtesse Jacques d'Aramon, les comtesses Paul et Bertrand d'Aramon, tantes et cousines.

Dans l'assistance : Duc de Montmart, duc et duchesse de La Rochefoucauld, princesse Poniatowska, douairière, princesse d'Hénin, marquise de Massa, princesse de Tonny-Charente, duchesse de Lorge, duchesse d'Audoubert-Pasquier, duc et duchesse de Massa, duc d'Estillac, comte et comtesse d'Haussonville, marquise de Bonneval, douairière, marquise de Bonneval, duchesse de Bassano, marquise et marquis de Castellane, duchesse de La Mothe-Houdancourt, princesse de Lucigne-Faurey, marquise et marquis de Gontaut, duc d'Albafra, princesse de La Tour-d'Auvergne, douairière, princesse de La Tour-d'Auvergne, marquis et marquise de Beauvau, marquis et marquise de L'Aigle, marquise de Juigné, duchesse Derazes.

— Les obsèques de M. Albert Chaperon, conseiller-maire à la Cour des Comptes, ont été célébrées, hier matin, en l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Le deuil a été conduit par les fils du défunt : MM. Paul Chaperon, inspecteur à la Compagnie des chemins de fer du Nord ; le docteur René Chaperon, médecin aide-major de 1<sup>re</sup> classe, et Robert Chaperon, médecin auxiliaire, ainsi que par les autres membres de la famille.

— La comtesse de Breteuil, née Fould, s'est éteinte, hier, en son domicile de l'avenue Marceau.

Elle était la mère du marquis de Breteuil, ancien député, marié à miss Garner, récemment décédée, du feu comte Charles de Breteuil, qui avait épousé Mlle Roussel, du vicomte de Breteuil, marié à Mlle Grant, et de la comtesse Jean de La Rochefoucauld.

Nous apprenons la mort :

De la marquise d'Almonville, née Ledoux de Montroy, femme du lieutenant-colonel de cavalerie à la retraite, qui a succombé avenue Daumesnil.

Du lieutenant Jacques Palluat de Besset, décoré de la croix de guerre, de la promotion de la Grande Revanche, tué le 13 avril devant Saint-Quentin. Il était le fils aîné du comte H. Palluat de Besset et de la comtesse, née d'Adhémar.

Du prince Alfredo Pignatelli, capitaine d'infanterie dans l'armée italienne, tué à l'ennemi sur les positions de Cervena-Stena, au nord-ouest de Monastir (Macédoine) ;

Du général de division Mensier, grand officier de la Légion d'honneur, membre du conseil de l'ordre, décédé à quatre-vingt-huit ans ;

Du capitaine Geoffroy Chéreau, du 10<sup>e</sup> dragons, détaché au 18<sup>e</sup> d'infanterie coloniale, commandant la 144<sup>e</sup> compagnie de mitrailleurs, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France. Il avait épousé Mlle Mertin ;

Du lieutenant Henri de Kainlis, du 16<sup>e</sup> d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France. Il était le frère du sous-lieutenant Gaetan de Kainlis, tué à l'ennemi en 1916 ;

De M. Alfred Scalbert, banquier à Lille, ancien président du tribunal de commerce de cette ville, où il a succombé, le 2 avril, à soixante-douze ans ;

Du vicomte René Le Neveu de Carfort, décédé en son domicile du boulevard de Courcelles.

## PETIT COURRIER DE LONDRES

— La reine Alexandra, la princesse royale et la princesse Maude se sont rendus, samedi après-midi, à une représentation donnée au profit de l'hôpital des femmes écossaises.

— Au château de Windsor viennent d'arriver : sir Joseph Ward, baronnet, évêque de Peterborough, sir James Neston, sir Satendra Sinha, M. Robert Rogers, M. John Hassen, sir George Perley.

— Lady Bertha Dawkins, dame pour accompagner, représentait la reine en qualité de marraine au baptême de l'enfant du major William La Touche Congreve, qui vient d'être tué à l'ennemi, et de Mrs Congreve.

— Le colonel Mikharitch de Bismarck et M. et Mrs Neville Chamberlain ont quitté le château de Windsor : sir Arthur Hardinge, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, et lady Hardinge viennent d'y arriver.

— La duchesse Mary d'Hamilton est arrivée à Londres, venant d'Ecosse.

## B L O C - N O T E S

Un ennemi de l'alcool a eu, devant moi, l'autre jour, une idée assez spirituelle. Il a dit :

— Pourquoi ne ferions-nous pas une expérience ? Le régime des restrictions nous en fournit le moyen. Il y a, à cette heure, des jours sans gâteaux. Pourquoi n'aurions-nous pas des jours sans alcool ?

Quelqu'un répondit :

— Votre idée est morale, ingénieuse... et impraticable.

— Elle est impraticable parce que vous n'oublierez jamais que les lieux où se débite de l'alcool soient fermés trois jours, deux jours, ou même un jour sur sept. L'opinion publique et nos civilmentaires sont hostiles à ce genre de restriction.

Je dois dire que l'objection fut trouvée juste par tout le monde.

Par tout le monde, excepté moi ; car je ne crois pas du tout que l'interdiction de vendre de l'alcool pendant un ou deux jours par semaine ait pour conséquence nécessaire la fermeture des lieux où l'on en débite et où l'on en boit.

Un souvenir amusant me revient à l'esprit, qui en pourrait être la preuve.

Je voyageais en Norvège, et je m'étais arrêtée à Christiania, quelques années avant la mort d'Ibsen. Et j'avais eu, comme tous les touristes du monde, l'ambition d'aller saluer le grand homme et de lui demander sa signature. Une femme curieuse ne traversait guère Christiania, à cette époque, sans accomplir ce petit pèlerinage. Le patron du Grand Hôtel de Christiania, où j'étais descendue, me dit : « Ne vous dérangez pas. Il va venir tout à l'heure. »

On m'avait conté, en effet, qu'Ibsen était un peu maniaque, et que tous les jours, vers trois heures de l'après-midi, il venait au Grand Hôtel pour y lire les journaux, en buvant un whisky à l'eau.

Je le vis arriver à l'heure dite. Il s'assit, et, tandis qu'il commençait sa lecture, un maître d'hôtel vint lui verser un verre de bière.

Je fis passer ma carte avec une petite lettre d'introduction dont j'étais munie, et, cinq minutes après, j'étais assise à la table du maître. La conversation s'était engagée, assez gaie ; Ibsen était de bonne humeur, j'en profitai pour lui poser une question.

— On m'a mal renseignée, maître, sur vos habitudes. On m'a dit que votre « consommation » de chaque jour, à l'hôtel, est un « whisky and soda ». Y avez-vous renoncé ?

Ibsen sourit sous ses grosses lunettes d'or.

— Pas le moins du monde, dit-il, et l'on vous a bien renseignée, madame ; mais c'est aujourd'hui samedi.

Je ne comprenais pas. Ibsen continua :

— Pour nous empêcher de boire trop d'alcool, notre roi, notre Parlement ont sagement décidé que la consommation et le débit des spiritueux seraient, non pas interdits tout à fait, mais réduits, petit à petit, à de plus en plus difficiles. On nous désintoxique lentement, vous comprenez ? Et, par exemple, il est interdit aux tenanciers de restaurants, de cafés, d'hôtels, de verser de l'alcool à leur clientèle le samedi et le dimanche. C'est pourquoi vous me voyez boire un verre de bière au lieu de whisky.

Je considérais avec stupeur le vieillard qui me disait ces choses.

— Ainsi, maître, une telle consigne s'applique même à vous ?

— Elle s'applique même à moi, madame. Une consigne sage s'applique à tout le monde.

En disant cela, Ibsen tendait la main vers le bronze qui se dressait au milieu de la cheminée (l'image du maître lui-même !), et il ajouta en riant :

— Il n'y a pas de gloire, chez nous, qui dispense d'observer la loi.

SONIA.

## Nos alliées

Ne vous étonnez pas, si les Américains envoient des troupes en France, d'y trouver un assez grand nombre de jeunes femmes et de jeunes filles.

Depuis la guerre, en effet, de grandes associations instruisent leurs adhérentes dans l'art de mener une automobile militaire. Et



## LA "MÉCANO" AMÉRICAINE AU TRAVAIL

Les jeunes conductrices ne sont pas tenues seulement de savoir manier habilement le volant, de connaître les mystères de la marche arrière et de réussir, comme on dit, un virage. Elles doivent en outre être capables de réparer le moteur et de changer les pneus, comme un mécanicien professionnel.

Voici l'une de ces élèves, étendue, en costume de toile, sous sa voiture, et occupée à une réparation. Sous la photographie que nous a envoyée notre correspondant à New-York, on lisait cette phrase :

« Elle veut être capable de réparer sa voiture si elle est appelée à aider le pays ».

## Vengeance

Dans certaines crémeries, si vous demandez du beurre, on vous répondra :

— Nous n'en donnons qu'un quart, et il faut prendre pour deux francs d'autres marchandises.

Or, un de nos confrères, M. G., ayant connu de cette exigence une vive indignation, s'en fut hier à la porte d'une crémérie et se renseigna auprès des personnes qui sortaient. Il n'y avait plus de beurre, pas un centigramme.

Alors il entra, demanda des pâtes, des haricots, des boîtes de sardines, etc., et, quand tout cela fut enveloppé, il dit sur un ton courtois :

— Maintenant, du beurre ?

— Nous n'en avons plus, monsieur.

— Alors, je ne prends rien.

— Mais vous nous avez fait peser, envelopper...

— Vous ne donnez du beurre que si on prend autre chose. Je ne prends autre chose que ce qui m'a donné du beurre. Bonsoir !

Et il s'en va, laissant la fruitière abasourdie.

## Hum !...

« Gentlemen, si nous prenions l'habitude de nous coucher sans dîner ? »

Ce n'est point à Paris que l'on peut lire cette invitation décevante, mais à Londres, où un club vient de se former pour remettre en honneur cette saine coutume : aller se coucher sans dîner.

Il paraît que l'estomac s'en trouve mieux, le sommeil aussi, enfin la santé générale. Le gentleman assez stoïque pour dîner seulement d'une tasse de thé sera récompensé de sa patriotisme économe par une longue vieillesse exempte de tous maux. Et voilà !

Ce n'est pas M. Viollette qui dira non !

## Un modèle

Les journalistes parlementaires qui, même par ces temps de vacances parlementaires, ne dédaignent pas d'aller faire un tour au Palais-Bourbon, ont eu, hier, une petite surprise. Le groupe des députés de la Seine s'était réuni, on leur communiqua, suivant l'usage, un procès-verbal. Mais ce procès-verbal était rédigé dans un style impeccable.

Pas de redites, aucun des clichés habituels, une note claire et précise qui disait exactement ce qu'elle voulait dire. Pas une ligne à changer. Une pointe d'humour, toutefois, qui fut aussitôt découverte son auteur.

## RESTRICTIONS DE CONFRÈRES

par Lucien Métivet



— Boubon et croûtes... On devrait lui fermer sa pâtisserie...

## Une réforme

PAR

JACQUES CONSTANT

M. Martin-Durand, directeur du personnel, du contrôle général et de la comptabilité au ministère des Affaires courantes, sortit du cabinet de M. Pontjardin avec un visage si éberlué que la curiosité des deux huissiers monta au paroxysme.

Depuis dix ans qu'il exerçait ces hautes fonctions, M. Martin-Durand ne s'était jamais départi de cette dignité compassée qui en impose aux subalternes et même aux supérieurs. Dans le bureau au tambour de cuir vert il avait vu passer, sous le buste en stuc de la République, un demi-quartier de ministres, auxquels il avait adressé les mêmes souhaits de bienvenue respectueuse et qui lui avaient répondu par les mêmes lieux communs.

Ni la déclaration de guerre, ni l'exode à Bordeaux, ni la Marne, ni Verdun, rien n'avait pu animer ce masque de moiteur placide, ce visage tout en longueur, surmonté de deux bandeaux grisonnants.

Il fallait que l'entretien qu'il venait d'avoir avec M. Pontjardin fût d'une exceptionnelle gravité. Jugez-en :

Son Excellence, qu'il avait trouvée de fort méchante humeur, lui avait tendu un rapport imprimé, celui même qu'avait lu en commission le député Rousse. Ce honorable, qui, pour des raisons extraparlimentaires, détestait son collègue Pontjardin, critiquait férocièrement les pratiques regrettables du ministère des Affaires courantes. Certains employés, en effet, touchaient tant d'heures supplémentaires que leurs journées se chiffraient par 28 heures, ce qui semblait excessif, même en tenant compte de la réforme Honnorat.

Monsieur le ministre n'ignore pas que les employés mobilisés à solde mensuelle abandonnent leur traitement civil. J'ai cru bon de répartir cette disponibilité entre les plus anciens serviteurs, afin de ne pas exposer notre budget à une diminution.

Monsieur, signifia sèchement Pontjardin, en caressant sa barbe blanche, j'entends mettre fin à ces errements. Étudiez-moi sérieusement et présentez-moi dans le plus bref délai un projet concernant les économies de tout genre que l'on peut réaliser aux Affaires courantes. Vous inscrirez en tête la suppression des gratifications annuelles aux directeurs.

Or, cette gratification, additionnée aux frais de bureau et à quelque meuble casuel, constituait la caisse noire, inconnue de Mme Martin-Durand, où l'époux puisait de quoi satisfaire ses fantaisies extra-conjugales. C'est ainsi qu'il avait pu offrir à Léonie Poret, une fort jolie blonde, la robe et le costume tailleur moyennant quoi elle avait consenti à tromper son mari, un vieux sous-chef des « biens domaniaux ».

Quoiqu'il en soit, la perspective de voir tarir cette source de joies illégitimes eut de quoi ébranler l'impassibilité de M. Martin-Durand.

Aussitôt rentré dans son bureau, il convoqua ses deux collègues, Jubault, du contentieux, et Pénitent, des affaires en souffrance.

Des économies, protesta ce dernier, mais quelles économies ? Sur le matériel, elles seront insignifiantes, et quant à personnel, le ministre ignore sans doute le statut qui protège ses subordonnés. Il ne peut supprimer un garçon de bureau sans s'exposer à un recours au conseil d'Etat.

— Pour ce qui est de nos gratifications, rogner 3.000 francs sur un budget de cinquante millions, c'est tout simplement misérable.

— Nous pourrions peut-être licencier les dix-sept auxiliaires féminins que nous avons recrutés en remplacement des agents mobilisés ?

— Et qui fera la besogne ? Vous savez bien que ces messieurs leur repassent tout le travail, sous prétexte qu'ils n'ont pas de congé depuis la guerre. D'ailleurs, j'avoue que ces dames ont apporté comme un parfum printanier dans nos moroses bureaux, et le chignon oxygéné de telle dactylographe s'harmonise très heureusement avec le vert des cartons.

— Enfin, que dire à ce Pontjardin de malheur ?

— Si seulement une bonne crise ministérielle...

— Il faudrait temporiser jusque-là, murmura Martin-Durand, qui réfléchissait profondément. Messieurs, s'écria-t-il au bout d'un instant, je crois avoir trouvé. Que diriez-vous de la création d'une commission des économies ?

L'arrêté qui en fixait les attributions fut signé le soir même, et un article manifestement inspiré, où M. Pontjardin était comparé à Turgot, parut le lendemain dans les journaux.

Composée au début d'un chef, d'un sous-chef, de deux dactylographes et d'un huissier, la commission s'enrichit par la suite d'un docteur en droit, réformé pour cardiopathie ; de Mlle Manon Lyster, ex-élève du Conservatoire, et enfin de la petite Mme Poret. Par le traitement qu'il lui faisait allouer, M. Martin-Durand espérait compenser la suppression de sa gratification et peut-être même s'affranchir du tribut des deux robes qu'il lui offrait chaque année.

Aucun service des Affaires courantes ne pouvant ou ne voulant admettre la commission dans son sein, force fut de

**POUR SOLDATS ET PRISONNIERS**

En sacs mousseline prêts pour être infusés tels quels

**Gillette**

Batterie 10 sacs = 20 doses 2 francs

CONTINGENT DE GILLETTE QUI SAUVE

GRAND MONTROUGE (Seine)

Neuf sachets infusés 2 francs

**CAFÉ naturel SUCRÉ**



l'installer rue de Prony, dans un local loué à cet effet.

Un matin, M. Pontjardin risqua une visite inopinée rue de Prony. C'était le bureau où l'huissier allait faire sa manille avec le concierge de l'immeuble. Le chef de bureau, qui dirigeait un journal humoristique, était parti à l'imprimerie; le sous-chef, ayant eu vent qu'un épicer du boulevard Haussmann vendait clandestinement du sucre, s'était également absenté. Manon Lyster récitait à haute voix une pièce de « Bataille », les dactylos confectionnaient en commun des combinaisons de lingerie, et la petite Mme Poret se polissait les ongles.

Ce fut elle qui sauva la situation par sa présence d'esprit :

— Monsieur le ministre, déclara-t-elle avec une gracieuse révérence, voici longtemps que nous soupignons après l'honneur que nous fait Votre Excellence.

Tel un rayon de soleil dissipe en un instant les nuages menaçants, tel le sourire de deux beaux yeux bleus apaisa la colère qui s'amusait au cœur de M. Pontjardin.

— Il me semble, fit-il, que le travail n'a rien d'absorbant à la commission des économies ?

— Nous soufflons un peu...

— Et vous êtes bien, ici ?

— Oh ! monsieur le ministre, c'est une installation de fortune d'où le confort est banni. Il nous manque mille choses. D'abord, un paravent pour nous garantir des courants d'air.

— Et un tapis pour protéger nos pieds du froid.

— Et une cuisine, où nous pourrions déjeuner. Le restaurant est trop cher...

— Et on y coudoie tant de gosses !

Mme Poret avait prononcé cette phrase avec tant de candeur, que M. Pontjardin en fut impressionné.

— Vos vœux sont absolument légitimes, approuva-t-il. A quoi pense M. Martin-Durand ? Je lui en toucherai un mot, venez donc me voir demain matin, mon enfant...

Manon Lyster eut son paravent, les pieds de ces dames foulèrent un superbe tapis d'Orient, et l'architecte du ministère habilla un devis pour l'installation d'une cuisine. M. Martin-Durand contresigna avec philosophie mémoires et factures, qui atteignaient le chiffre coquet de 30.000 francs. Mais, le mercredi, veille du jour où il avait coutume de rencontrer Mme Poret, il reçut une longue lettre de cette dernière. Elle expliquait que, prise de remords, elle entendait désormais se passer des cadeaux et des baisers de son grégeois adoré (c'était le prénom de M. Martin-Durand) et vivre en honnête femme.

Le directeur eut peut-être cru à ce tardif repentir, si de méchantes langues n'avaient affirmé avoir entendu, dans une allée du bois, M. Pontjardin bombant le torse et incluant sa barbe sur l'épaule de la petite Poret, délicieusement habillée de neuf et engoncée dans de confortables fourrures.

Après huit mois de travail acharné, le directeur en droit, secrétaire de la commission, produisit un volumineux rapport de cinq cents pages, dont l'impression coûta 1.297 fr. 77 et qui concluait à la suppression d'un certain nombre d'imprimeries inutiles, soit une économie globale de 3.000 francs.

Au moment où M. Pontjardin allait envoyer le rapport au député Rousse, le ministère fut renversé, à la suite d'une interpellation sur la taxation du beurre.

Son successeur, M. Dupont-du-Gard, installa un sous-secrétaire d'Etat dans l'annexe de la rue de Prony, et l'on déclara indispensables les employés provinciaux.

Le jour de son départ, Pontjardin entretint confidentiellement Dupont-du-Gard :

— Mon cher, vous êtes un esprit trop distingué pour que mon expérience administrative vous soit utile. Pourtant, un bon conseil : ne cherchez pas à faire des économies, ça revient trop cher !

Jacques CONSTANT.

## La crise des ascenseurs dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement

ELLE SERA FINIE LA SEMAINE PROCHAINE

Que les habitants du XVI<sup>e</sup> arrondissement — qui seul jouit du triste privilège de voir les ascenseurs immobilisés, — soient heureux : leur ennui ne durera plus longtemps. C'est du moins l'assurance que nous a été donnée au siège de la Société de l'air comprimé, rue de Liège.

— Pourquoi, avons-nous demandé à M. le directeur de cette société, avez-vous été obligé de prendre cette mesure ? Et pourquoi, à l'heure où le quartier du XVI<sup>e</sup> arrondissement a-t-il été seul à subir vos rigueurs ?

La réponse fut courte et péremptoire. — Monsieur, me dit-il, vous pouvez faire venir à vos abonnés du seizième que si leur arrondissement a été choisi, c'est tout simplement parce que ce quartier, essentiellement bourgeois et luxueux, est celui dans lequel se trouvent le moins d'usines travaillant pour la défense nationale.

Or, nous avons manqué de charbon et nous avons dû réduire pendant quelque temps notre consommation, pour permettre la constitution de notre stock.

A vers la fin de cette semaine, nous aurons une petite provision, et, dès la semaine prochaine, nous rétablirons le service des ascenseurs.

## Une jeune espionne condamnée à mort

Emilie-Rose Duclutière, dix-neuf ans, d'origine française, domestique, était mise en état d'arrestation, le 8 octobre 1916, sous l'accusation d'intelligence avec l'ennemi et de espionnage.

Elle comparaissait, hier après-midi, devant le conseil de guerre présidé par le colonel Sompon, qui l'a jugée à huis clos. Après réquisitoire du lieutenant Watline, commissaire du gouvernement, et plaidoirie de M. Vileau, commis d'office, Rose Duclutière a été condamnée à la peine de mort.

Le conseil a signé un recours en grâce en sa faveur.

## L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de guerre en Allemagne

### VI TRIBULATIONS (Suite.)

Je fus reçu par le même secrétaire qui me donna 90 marks et un paquet, mais m'annonça que mes ennemis n'étaient pas encore finis.

— Pourquoi ? demandai-je. Que man-

que-t-il encore ?

— Un ordre qui ne finit pas d'arriver.

— Et je dois retourner à mon cachot ?

— Il n'y a pas moyen de faire autrement.

— C'est que mes vivres sont terminés et que j'ai faim.

— Vous avez faim ! me dit-il avec mélancolie. Moi aussi, j'ai faim et je suis le secrétaire du consul d'Espagne à Dresde. Qui, à l'heure qu'il est, n'a pas faim en Allemagne ?

Il téléphona à la « Direction du district » et demanda la permission de m'envoyer à un hôtel. On la lui refusa et le policier me mit une fois de plus la main au collet et me reconduisit à mon cachot.

Peu de temps après, on m'en tira pour faire de moi plusieurs photographies. Je pris le parti de m'armer de patience. Mais comme mon pain et mes conserves étaient finis, je dus me résoudre à manger du pain KK et la soupe de la prison.

Quelle peine j'eus à avaler cette nourriture infecte ! Je mangeai très peu et bus beaucoup d'eau, puis je m'étendis sur mon grabat et me mis à réfléchir.

Les rues de Dresde, pendant les jours que je passai dans cette grande ville — autant que j'en pus juger dans mes sorties — étaient peu animées. Beaucoup de magasins étaient fermés. On rencontrait un grand nombre de soldats estropiés ou convalescents qui se promenaient. En quelques endroits je vis des groupes de femmes qui attendaient l'ouverture des magasins de comestibles, entourées de policiers chargés de maintenir l'ordre.

Le 9 juillet, à neuf heures du soir, quant je me disposais à dormir, après avoir avalé une soupe répugnante, on me tira de mon cachot en me disant que je pouvais continuer mon voyage.

Un autre policier me prit par le bras et me conduisit à la gare. Je pris pour vingt-quatre marks dix pfennings un billet pour Lindau ; je montai dans un train, toujours avec mon escorte, m'installai de mon mieux et m'endormis.

Je me réveillai à l'aube. Le train continuait à rouler. A côté de moi se trouvait un inconnu qui me dit quelques mots en allemand. Il portait l'uniforme de la police. Pendant mon sommeil, j'avais changé de gardien.

J'arrivai à Munich, capitale de la Bavière, à dix heures du matin, après de longs arrêts dans diverses stations.

On me conduisit à la « Direction du district » qui, comme à Dresde, est attachée à la prison et communique avec elle.

Mes débuts à Munich furent plutôt désastreux. On commença par me fouiller et par me prendre mon argent et mes papiers ; après quoi on me dit, en français, qu'on allait m'emprisonner comme suspect, et on m'enferma, en effet, dans une cellule d'où on me fit sortir une heure et demie après.

Je criai, je protestai, je menaçai de faire intervenir mon ambassadeur, je contai mon calvaire. Je parlai tant et si fort que ma voix finit par devenir enrouée. Mon sang bouillait et mes artères battaient violemment dans mes tempes. Je suis sûr que si la scène s'était prolongée j'aurais été frappé de congestion.

J'étais entouré de fonctionnaires de diverses catégories, qui discutaient sur ce qu'ils devaient faire de moi. Celui qui paraissait le plus important était d'avis de m'emprisonner de nouveau, mais le bonheur voulut qu'il en arrivât un autre qui était son supérieur. On le mit au courant de mon cas. Il regarda mon passeport et, au bout du compte, me donna, avec de grands gestes, la permission de gagner la Suisse.

On me rendit ce qui m'appartenait. Le policier me fit signe de le suivre. Quand nous fûmes dans la rue — trois heures s'étaient écoulées depuis mon arrivée — je lui indiquai, par une mimique expressive, que je m'enfuyais de la prison.

Il me conduisit alors dans deux magasins. Dans le premier, une boulangerie, j'achetai cinq petits pains KK, très semblables d'aspect et de dimensions à ces petits pains en forme d'artichauts que l'on donne à Madrid dans les hôtels. Mais hélas ! la ressemblance s'arrêtait là !

Dans la seconde boutique j'achetai un livre de chocolat. Le tout me coûta neuf marks et oela grâce au policier qui me fit faire un rabais sur chacun de mes achats. Et encore à la boulangerie on me demanda ma carte de pain, mais le policier fit si bien qu'on n'insista pas.

Le prix ordinaire de ces petits pains KK et de la livre de chocolat est de 11 marks. Je crois que ce détail donnera une idée de la cherté des vivres en Allemagne dans la première quinzaine du mois de juillet dernier.

Le policier me remit à la gare entre les mains d'un de ses collègues qui devait m'accompagner jusqu'à la fin de mon voyage.

Valentin TORRAS.  
(A suivre.)  
(Voir Excelsior depuis le 1<sup>er</sup> avril)

## LES THÉÂTRES

« LE MARCHAND DE VENISE » AU THÉÂTRE ANTOINE



Une scène du 5<sup>e</sup> acte : Le juif Shylock s'expliquant devant le tribunal

Rien, jadis, ne fâchait Victorien Sardou comme les indiscrétions et les avant-premières. Il ne pouvait souffrir que ses pièces fussent défilées ; il voulait que le public « eût la surprise ». Les pièces nouvelles sont toujours défilées, et le public n'en a jamais la surprise. En revanche, quand un directeur prend fantaisie de monter une pièce très ancienne, très connue et même qualifiée chef-d'œuvre, elle déçoit ; on ne saurait croire combien les chefs-d'œuvre très connus sont ignorés. Quelle chance !

Qui, quelle chance ! N'est-ce pas un plaisir des dieux, quand on a oublié le faux Racine et le faux La Fontaine du collège, de faire connaissance avec eux sans aucun intermédiaire de professeur ? Nous avons goûté hier cette joie divine, en écoutant et en regardant le *Marchand de Venise*.

On se méfiait un peu. Les fondateurs de la Société Shakespeare ont bien raison de penser qu'une propagande n'est pas inutile pour nous faire aimer l'auteur de la *Tempête* et du *Songe d'une nuit d'été*. Ses admirateurs forcés s'y sont jusqu'à présent fort mal pris. Victor Hugo lui a fait le plus grand mal en écrivant :

« Dans Shakespeare, j'admire tout, comme une bête. »

Théophile Gautier disait de même :

« Seul dans une cave, je n'oserais pas dire tout bas qu'un vers de Victor Hugo est mauvais. »

C'est à peu près ainsi que les Allemands parlent de Hindenburg. En France, nous faisons ces excès de langage. Nous voulons bien admirer, — jamais « comme une bête ». Nous voulons d'abord comprendre, et malheureusement les apologistes de Shakespeare nous ont donné à croire que l'on ne comprend pas toujours. Nous sommes faciles à rebouter, et quand nous avons lu Victor Hugo, par esprit de contradiction, nous jugeons Shakespeare comme faisait Voltaire.

On se méfiait aussi un peu de la Société Shakespeare et de M. Firmin Gémier. Certains articles de leurs programmes semblaient trop ambitieux. Les prophètes de coulisses nous annonçaient depuis deux ans et demi un « théâtre de l'avenir », et M. Gémier nous assure que William Shakespeare en se-



M. FIRMIN GÉMIER  
Rôle de Shylock

ra l'inspirateur et le patron. Cela n'est pas évident. Déjà, les nationalistes de la littérature dressent l'oreille. Ils ne consentent pas que nous offrions de sacrifices aux dieux étrangers, et ils ne font pas même d'exception pour ceux de l'Entente cordiale. M. Gémier nous prometait une mise en scène toute nouvelle. Nous ne sommes pas missionnaires, mais de fâcheuses expériences, qui datent d'hier, nous inclinent à confondre la nouveauté avec la bizarrerie. Parce que nous avons eu, à la veille de la guerre, un faible impardonnable pour le *munichois*, nous soupçonnons, dans tout style moderne, je ne sais quoi de boche. On nous parlait de communication entre la salle et la scène : nous nous rappelons le pont de *Sumurun*. Ce n'est jamais avec plaisir qu'on se rappelle *Sumurun*, le pont, et les grosses dames de la troupe allemande. Enfin, on se méfiait. Ah ! que l'on avait tort !

Le merveilleux spectacle qui nous a été offert lundi, pour le trois cent cinquante anniversaire de William Shakespeare, est bien d'une originalité qui passe toute espérance ; mais, ce qui la passe encore davantage, c'est qu'on n'y aurait relevé la seule petite faute de mesure et de goût. Un seul exemple fera juger de cette sagesse de goût et de cette maîtrise. Cette communication de la scène et de la salle, qui devait nous mêler plus intimement à l'action et nous faire mieux croire que « c'était arrivé », au lieu d'en abuser comme nous pouvions en croire, on nous l'a laissée attendre deux grandes heures, elle ne s'est produite qu'à un moment du drame, et l'effet en a été saisissant.

Jusqu'à-là, les ingénieuses innovations de M. Gémier n'avaient été que d'un effet pittoresque et extrêmement agréable. La principale est la suppression de la rampe. N'est-ce pas, d'un coup, modifier toute l'optique du théâtre, et l'esthétique de Francisque Sarrcey ? Il n'est pas indifférent que les acteurs ne soient pas éclairés de bas en haut.

Un escalier descend du plateau jusque dans l'orchestre, et les jeux de scène se prolongent, pour ainsi dire, jusqu'au premier rang des spectateurs. On ne sait plus où finit le décor ni où il commence. Toute frontière est supprimée entre l'idéal et le réel. Si l'illusion comique est possible, c'est bien dans ces conditions. Nous avons tous cru participer à l'enlèvement de Jessica : nous n'étions pas à plaindre ; car l'illusion comique ne nous a pas empêchés de remarquer que Jessica était fille Germaine de France et elle s'est laissée faire avec tant de bonne humeur, de grâce, de malicieuse ingénuité, que nous n'avons même pas eu de remords.

Nous croyions y être nous-mêmes. Nous vivions cette pièce étrangement et hardiment composée, qui tantôt est un drame, tantôt une parodie ou une poétique férie. Nous la vivions si bien que chacune des péripéties était pour nous une surprise, et que, je le répète, on eût dit que nous ne savions pas d'avance où nous allions. C'est au point que, si vous me poussiez un peu, je vous la raconterais.

« Vous savez le latin, sans doute ? » demande à M. Jourdain le maître de philosophie ; et M. Jourdain répond : « Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas. » Je me retiens, et je ne veux pas faire comme si je supposais que vous n'eussiez pas lu le *Marchand de Venise*.

Une musique ancienne, délicate, enveloppe le texte, dont elle ne divertit pas un instant l'attention. C'est comme un autre décor : c'est une atmosphère. L'harmonie de l'interprétation est remarquable. Mme Mégar est une belle Portia, majestueuse, tendre et gaie. On ne saurait plus imaginer le marchand Antonio et le juif Shylock que sous les traits de M. Arquillière et de M. Gémier. Ils ont donné de ces deux personnages le portrait définitif après lequel, non seulement on ne veut plus se faire peindre, mais on ne croit plus même avoir le droit de changer sa tête.

Abel HERMANT.

La santé de Mme Sarah Bernhardt. — L'état de Mme Sarah Bernhardt s'est subitement aggravé, et l'on télégraphie de New-York que le docteur Félix Marot, l'un des médecins qui la soignent, conserve peu d'espoir de la sauver. Une transfusion du sang a été jugée nécessaire, et plusieurs personnes se sont mises spontanément à la disposition des médecins.

Cette opération a probablement eu lieu hier.

La Comédie-Française en Suisse. — Du 7 au 14 mai, la Comédie-Française donnera des représentations dans différentes villes de la Suisse. Le premier spectacle se composera de *La Course du Flambeau*, et le second de *Tartuffe* ou *l'Imposteur* et des *Précieuses Ridicules*.

Les ballets russes à Paris. — En raison des difficultés de transport des décors et nouveaux décors des ballets russes, la matinée de bienfaisance qui devait avoir lieu au Châtelet le 2 mai prochain est reportée au 11 mai.

Apollo. — Demain jeudi, en matinée, à 2 h., répétition générale, à bureaux ouverts, de *La Fiancée du Lieutenant*, opérette nouvelle en 3 actes, de Francis Gally, musique de Henri Goublier fils. Dans cette nouvelle pièce, M. Maillard a su réunir une interprétation de premier ordre, avec Mariette Sulz, Valentine Rauly, Clara Tambour, Victor du Pond, Alphonse Massart, Camus et Raoul Villot. Le soir, à 8 h., précises, première représentation.

Trianon-Lyrique. — Deux dernières ont lieu demain jeudi au Trianon-Lyrique : celle de la *Vivandière*, avec Mme Marie Delna, en matinée, et celle de la *Fille de Madame Annet*, demain soir, avec Mlle Rosalie Lambrécht et René Danthesse.

La semaine prochaine, très probablement, M. Louis Masson donnera une opérette inédite en 3 actes, *La Reine de l'Or*, de MM. A. de Mauprey et Nazelles, musique de M. Robert Casa.

En raison des circonstances, il ne sera pas fait de service à la presse, mais MM. les critiques pourront assister à la dernière répétition de travail.

Un orchestre allemand boycotté en Suisse. — On télégraphie de Genève que l'imprésario Mikschik, qui avait prévu Lohengrin et Genève dans l'itinéraire de l'orchestre du Grand-duché de Weimar, n'a pu trouver un local dans la Suisse romande, les autorités et les particuliers ne voulant pas disposer des leurs en faveur des représentants d'une nation qui torpille des navires-hôpitaux.

Où après-midi : Général. A 2 heures, à l'Athénée, la *Dame du Cinéma*.

Ce soir : Première, 8 h., la *Dame du Cinéma* à l'Athénée. Opéra, 8 h., *Le Grand Mogol*. Opéra-Comique, jeudi, 8 h., la *Tosca*.

Odeon, 7 h. 45, *L'Aventurier*.  
Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les *Nouveaux Riches*.  
Variétés, 8 h., *Le Tour du monde*.  
Le Roi de l'Air.  
Gymnase, 8 h. 15, *La Volonté de l'homme*.  
Antoine, aujourd'hui, 8 h., le *Marchand de Venise* ; jeudi à jours suiv., *M. Becberley*.  
Renaissance, 8 h., le *Minaret*.  
Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son fils*.  
Gaité-Lyrique, jeudi, le *Grand Mogol*.  
Trianon-Lyrique, jeudi, 8 h., la *Fille de Mme Annet*.  
Anges.  
Porte-Saint-Martin, 7 h. 45, la *Jeunesse de Louis XIV*.  
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *Lulu*.  
Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, le *Nouveau Scandale de Monte-Carlo*.  
Réjane, 8 h., *Madame Sans-Gêne*.  
Châtelet, 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.  
Athénée, 8 h., la *Dame du Cinéma*.  
Apollo (Central 72-21), jeudi, 2 h., la *Fiancée du Lieutenant* (Mariette Sulz et Raoul Villot).  
Cluny, 8 h. 30 (jeudi, samedi et dimanche), la *Charrette anglaise*.  
Cauchoules (Tel. 66-40), 8 h. 30, *Où ça va-t-on ? Aux Capucines* ; revue ; *Premier succès*.  
Edouard-VII, 8 h. 45, la *Folle nuit ou le Dérailé*.  
Grand-Gignol, 8 h. 30, les *Nuits du Hampton Club*.  
Th. Michel, jeudi, 8 h. 15, *Commette*.  
Scala, 8 h. 15, le *Billet de logement*.

### MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, *Vedettes et Attractions*.

### CINEMAS

Gaumont-Palace, ce soir, *relâche*. Demain jeudi, matinée à 2 h. 20, soirée à 8 h. 15 : *L'Esclave de Phidias*. Loc. 3, r. Forest, 11 et 17 h. Tel. Marc. 16-73.

## L'AFFAIRE NAVARRE

Interrogatoire de Maillet et de Gobron

M. Droux, juge d'instruction, a interrogé, hier, les deux complices de Navarre et de Rénier ; le fleuriste Maillet et le marchand de cartes postales Gobron, en présence de leurs défenseurs, M<sup>rs</sup> Ducas de la Haille et Lacroix.

Les deux inculpés ont déclaré qu'ils sortaient d'un établissement voisin des Halles lorsqu'ils furent interpellés par Navarre, qui conduisit la torpée grise, ayant à ses côtés Rénier. L'avisleur leur demanda s'ils connaissaient Raoul le Boiteux. Après avoir répondu négativement, Maillet et Gobron sollicitèrent une place dans l'auto. C'est ainsi qu'ils assistèrent aux « exploits » du tank rue Montorgueil et rue Elienne-Marcel.

L'agent Testat ayant été renversé, Navarre fit marche arrière, ce dont les deux amis de rencontre profitèrent pour s'enfuir. Ils entendirent des coups de feu et la chute d'un réverbère.

De son côté, le capitaine-rapporteur Bouchardon a entendu le brigadier Marcou et le sous-brigadier Roussel, qui avaient tenté, en se cramponnant à l'arrière de la torpée, de s'opposer à la fuite des chauffeurs.

Ils durent dire à un magistrat, y renoncer, l'auto marchant à une allure vertigineuse.

## Le ravitaillement de Paris

Le groupe des députés de la Seine s'est réuni hier pour entendre le compte rendu des deux entrevues que quelques-uns de ses membres ont eues le vendredi 20 et le dimanche 22 avec le ministre du Ravitaillement.

Dans le second de ces entretiens, M. Maurice Viollette a fait part à ses interlocuteurs de la décision à laquelle il venait de s'arrêter, à titre d'expérience, et qui consiste à substituer au régime des deux jours sans viande celui des trois jours sans viande.

Le groupe s'est borné à prendre acte d'une décision qui, en tout état de cause, ne peut appartenir qu'au gouvernement.

Le groupe a résolu d'étudier successivement, sous les divers points de vue de la consommation, de la production, de l'impartition, des transports intérieurs et de la répartition, les questions relatives à l'approvisionnement en charbons, en viandes et en blés.

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demander consultations spéciales à nos bureaux.

## HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette

Abutions journalières ;

Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ;

Soins de la bouche ;

Lavage des Nourrissons, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations

CAFÉS

verts et torréfiés par collis p. dom. p. c. Henri LEBOSSE, r. 1-B, Elysée, Havre.



Une belle occasion pour vous  
se trouve peut-être aujourd'hui dans nos  
Annonces. Pourquoi ne pas les lire ?

# EXCELSIOR

ENTRE L'ACHETEUR ET LE VENDEUR  
les Petites Annonces d'EXCELSIOR  
sont le meilleur intermédiaire

## LES RUSSES DE CHAMPAGNE PARTENT A L'ATTAQUE DE COURCY



LA PREMIÈRE BRIGADE RUSSE QUI, LE 16 AVRIL, S'EST ILLUSTRÉE EN ENLEVANT LE VILLAGE DE COURCY A ÉTÉ CITÉE A L'ORDRE DU JOUR. C'est à six heures du matin, le 16 avril, que la 1<sup>re</sup> brigade russe s'élança à l'assaut du village de Courcy après une préparation d'artillerie qui avait duré sept jours. Les Allemands retranchés dans des fortins bétonnés et pourvus de nombreuses mitrailleuses résistèrent désespérément. Grâce à l'héroïsme de nos braves alliés, le village et le château de Courcy et toute la rive du canal qui borde les pentes sud de Brimont ont été arrachés à l'ennemi. Voici les soldats russes prêts à monter aux tranchées pour l'attaque.

## LES VOLONTAIRES AMÉRICAINS S'EXERCENT AVEC DES FUSILS DE BOIS



C'EST A GOVERNOR'S ISLAND, DANS LA BAIE DE NEW-YORK, QUE CES SOLDATS-CITOYENS S'ENTRAÎNENT CHAQUE JOUR. M. Baker, secrétaire d'Etat à la Guerre aux Etats-Unis, vient de déclarer que l'Amérique n'enverra pas de troupes se battre en Europe avant que la nation ne possède une armée régulière d'un million d'hommes recrutés par la conscription et supérieurement entraînés. En attendant, des volontaires désireux de venir se ranger au plus tôt à côté des troupes alliées s'entraînent chaque jour à Governor's island. Ce sont les « citizen soldiers » ou soldats-citoyens. N'ayant pas d'armes véritables, ils font l'exercice avec des fusils de bois.

### PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres au guichet  
et par correspondance)

11, boul. des Italiens (2<sup>e</sup>)

Entrée particulière

Tél. : Central 80-88. Adresse télégr. : Huginin-Paris.

TARIF AU MOT, basé sur les règlements en usage  
pour les dépêches télégraphiques

En aucun cas, Excelsior ne se charge de recevoir  
ni de transmettre les réponses aux Petites Annonces.

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot

SITUATION d'avenir est  
obtenue après quel-  
ques mois d'études pra-  
tiques à l'école PLOUËT,  
53, rue de Rivoli, 19, bou-  
levard Poissonnière, 147,  
rue de Rennes, Paris.

APPARTEMENTS 0.25 le mot

Appartements particu-  
liers, confortables, meub-  
lés, 19 bis, rue Ver-  
nier. Métro Champerret.  
Salon, salle, 3 chambres,  
etc.

PENSIONS FAMILLE 0.25 le mot

Jeune femme étrangère  
désire prendre pension  
dans famille française.  
Préférence aux environs

Étude-Victor-Hugo, Ecce-  
re-Vauquez, 2, rue Cop-  
ernic.

VENTE ET ACHAT 0.30 le mot

A vendre Château 300  
A louer avec ferme,  
rapport 4.000, 2 200 kilo,  
mètres de Paris. Thullier,  
16, rue La-Bruxère.

OCASIONS 0.25 le mot

LIVRES. Achat tous  
genres. Bibliothèque,  
dictionnaire Larousse,  
etc. Valeur maxima. —  
BOUQUET C<sup>ie</sup>, 6, passage  
Verdeau, Paris.

En stock : Cigarettes de  
rechange pour Lavabos,  
Eviere, W.-C., Urinoirs,

Bidets. — Pièces de re-  
change pour Chauffe-  
Bains et Appareils divers.  
Choix de Baignoires  
émaillées de 1<sup>re</sup> à 1<sup>re</sup> 50,  
toutes formes, en marbre  
Franco-Nuits et Jolies.  
Appareils pour Usines.

Complet : 83 fr.

GIARDOT-VINCENT,  
15, rue Miramont, PARIS  
Magenta de 2 à 6 heures.

CHIENS 0.35 le mot

Merveilleux LOULOUS  
à poil, minuscules,  
toutes nuances et blancs;  
nombreux prix. Chiens  
beauté, petite rareté.  
LANGEON, Lisieux.

Griffons bruxellois. —  
GENION, 39, rue  
Lauriston, 2 à 4 heures.

Polliers dressés ou  
non, loulois, fox, fox-  
terrier National Gorbani,  
6, impasse des Surcouls,  
Saint-Maurice (Seine).

Touilles toutes rares,  
1<sup>re</sup> Fox, Boules, Loulois,  
GALLI, 7, rue Victor-  
Hugo, Charcoton. Télé-  
phone 53.

Automobiles 0.35 le mot

OU CAMIONS automa-  
tiques. Vente, Achat,  
Location, 8, rue Raspail,  
Levallois-Perret.

GRAPHOLOGIE 0.30 le mot

CANALIÈRE. Aptitudes,  
etc. par l'écriture,  
3 francs. Rien de la chi-  
rurgie. 2 à 7 heures,  
tous les jours, dimanches  
et fêtes, au Centre  
Mme LARMATRES, 28,  
rue Vauquelin, Paris (5<sup>e</sup>).

École de Chauffeurs-Mécaniciens  
reconnue la meilleure de Paris,  
la moins chère. Brevets mili-  
taires et civils. — REPÈRE,  
144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 22-40.

DIVERS 0.30 le mot

Cette illustration reproduit La Revanche du Drou, belle œuvre d'actualité de M. Géo Vasselin, l'ar-  
tiste bien connu, lauréat de la Société des Artistes  
Français et de l'Institut.

Ce bronze, où le fier cou-  
rreur terrasse l'adipre tou-  
jours est tout à fait de  
circonstance. Il constitue  
un plus beau présent à  
offrir à un de nos héros.  
Ceux de nos lecteurs qui  
intéressent à l'œuvre qu'ils  
peuvent se le procurer au  
prix de :

BRONZE DÉCOR 0.80 de haut, 4.500 fr.

0.75 de haut, 4.000 fr.

BRONZE DÉCOR ET DORÉ 0.80 de haut, 4.500 fr.

0.75 de haut, 4.000 fr.

0.46 de haut, 2.000 fr.

AVEC SOULE 0.80 de haut, 300 fr. en plus.

0.75 de haut, 200 fr. en plus.

GEO. VASSELIN, sculpteur, 27, rue Darcourt (17<sup>e</sup> arr.).

VILLEGIATURES

Sur la Côte d'Azur

NICE ALEXANDRA HOTEL. Situé dans grand

parc, centre ville ; dernier confort.

Ouvr. toute l'année.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade

des Anglais. Ouvr. toute l'année.

NICE HOTEL DES ÉTRANGERS. Même propriétaire.

NICE HOTEL O'CONNOR. Situation sur Jardin.

Près la mer. Plein confort.

Ouvr. toute l'année.

Les Pyrénées

VERNET-LES-BAINS Station ni-

vernale. Climat doux sec. Baux sulfur. Hôtel Portugal

ouvert. Od confort. Villas à louer. Bénédict, direct.



Achat et Vente de Mobiliers d'occasion

Collection de Mme L...

Meubles et Sièges anciens

Bronzes et Objets d'art anciens

Porcelaines et faïences anciennes

Gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle

Dessins anciens et miniatures anciennes

Cadres des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles

Boîtes et coffrets en marqueterie XVIII<sup>e</sup> siècle

Argenterie ancienne époques Louis XV,

Louis XVI et Empire

Porcelaines montées des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles

Vente Hôtel Drouot, Salles 5 et 6, du 30

avril au samedi 5 mai. Exp. les 28 et 29

avril. — M<sup>rs</sup> Ch. Dubourg, 8, r. d'Angoulême

M<sup>rs</sup> A. Desvignes, 20, rue Grange-Batelière

Expert : M. Pape, 174, faubourg Saint-Hippolyte

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adj. et M<sup>rs</sup> Thion de La Chaumette, 4 mai 1917, 2 D<sup>re</sup>

FONDS VINS TRAITEUR A PARIS, 21, rue

de Valenciennes, 10<sup>e</sup> arr.

M<sup>rs</sup> à prix (pour M. bas) : 4.000 fr. 3<sup>e</sup> arr. à M. Alex.

GALT, adm<sup>r</sup> de S<sup>rs</sup>, 16, r. de l'Arcade, et au d<sup>re</sup> de

Adj. et M<sup>rs</sup> Marie, not<sup>re</sup> à Gisors (Eure), 7 mai 1917

2 h. pr. env<sup>rs</sup> 40.000 fr.

2.687 STERES BOIS POUR MINES

S'adresser à M. Alex. GAULT, Administrateur des Sociétés

16, rue de l'Arcade, Paris, et au domicile du notaire

Un bon Médicament Reconstituant Énergique

MORUBILINE

Quintessence et concentration

d'HUILE de FOIE de MORUE

Recommandé aux soldats convalescents, tous ceux

Brochures, Tuberculose, Anémie, etc.

Evénement — Bon Digestion

Deux Flacon 3 fr. 50, Flacon 6 fr. 10, avec 1<sup>re</sup> Notice

PHARMACIE du PRINCEPS, 22, Rue Joubert, Paris